

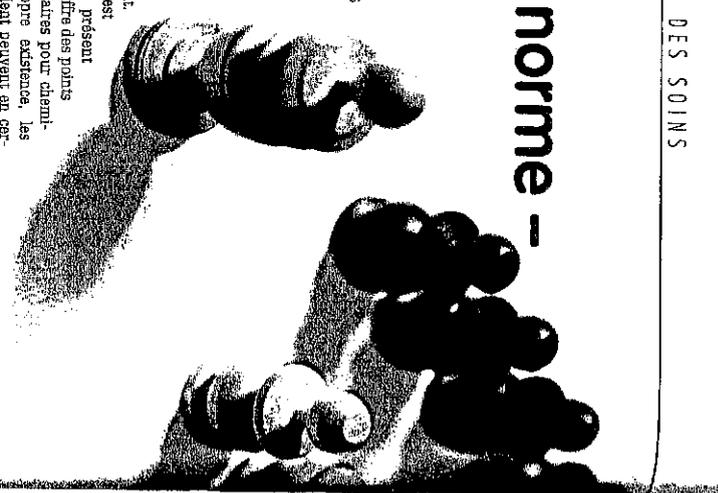
Normal, normalité et normativité: une réflexion

# «Je suis dans la norme - pas vous?»

La question de ce qui est normal et de ce qui ne l'est pas est omniprésente, sous des formes diverses, dans les rapports humains. Elle interroge la différence perçue chez les autres et les réactions que cette différence suscite. La réponse donnée à cette question orientera le regard et engendrera des phénomènes d'acceptation ou de rejet plus ou moins aigus et les comportements qui les caractérisent.

WALTER HESBENEN\*

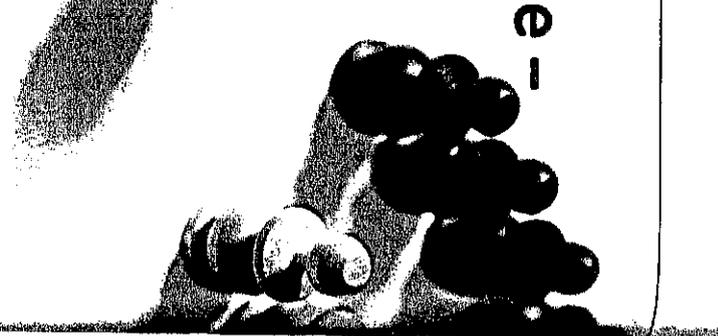
Le soignant, de par la nature même de son choix professionnel et de l'engagement social qu'en découle, a doublement besoin de s'interroger sur sa conception de la normalité. En premier lieu car l'exercice, comme de nombreux autres professionnels, un métier qui, quel que soit son niveau de technicité, le met chaque fois en présence d'une personne, donc au contact de la singularité d'une existence. Prendre soin d'une femme, d'un homme, d'un enfant c'est avant tout vouloir être sincèrement présent à cet autre en vie de tenter tout d'abord de le rencontrer et ensuite de l'accompagner, même pour un court instant, dans la situation de vie qui est la sienne. Cette capacité d'être présent à autrui est à la fois complexe et subtile et apparaît comme une condition incontournable pour une pratique soignante de qualité. La qualité de cette pratique peut être considérablement entravée lorsque le regard et le jugement portés sur les situations humaines sont affectés dans des références normatives étroites issues, par exemple, d'un bagage éducatif, moral voire religieux non soumis à une interrogation critique et à la prise de hauteur.



Un tel bagage est inévitablement présent chez chacun. S'il offre des points de repères nécessaires pour cheminer dans sa propre existence, les normes qu'il contient peuvent au certaines circonstances s'élever redoublées dès lors qu'elles transforment l'indispensable ouverture du soignant sur l'humanité en une cécité sélective réduisant des situations, voire des souffrances rencontrées.

## Les «choses de la vie»

Les étudiants et, par la suite, les infirmières et les infirmiers, vont être confrontés à de multiples situations de vie. Celles-ci sont le témoin d'autant d'existences qui ensemble constituent l'humanité. Les normes personnelles des professionnels risquent bien souvent d'être interpellées et parfois même ébranlées. En effet, les soignants seront au contact de situations dont certains seront considérés comme «dangereux», d'autres comme régressifs mais d'autres aussi comme troublants voire effrayants ou même insupportables. Rien de tout cela ne me semble «anormal» car telle est la réalité des métiers soignants et, plus largement, de tout humain qui vit son humanité. Néanmoins, afin d'augmenter leur capacité d'être présents aux per-



sonnes soignées, de les rencontrer dans ces situations diverses et tenter d'autre part avec elles une relation dont l'intention sincère est soignante, les professionnels se doivent d'être en permanence conscients des risques associés à la catégorisation qui peut consister à «coller» une étiquette sur telle ou telle personne ou groupe de personnes. Que de relations entre soignés et soignants ne sont-elles pas tendues voire ébranlées par ces paradoxes que nous allons tenter d'expliquer.

Pour ébranler ce risque, il m'apparaît important d'accroître et de cultiver son intérêt pour les «choses de la vie», ce qui ne veut pas dire accepter toutes ces choses. Il s'agit de se vouloir ouvert sur la vie afin d'élargir sa vision, sa compréhension et stimuler ses sources d'étonnement. Se laisser étonner favorise la doute, l'interrogation ainsi que le débat et permet un enrichissement critique du bagage «normalisa». Cette curiosité, ce doute et cette interrogation sont autant d'ingrédients favorisant l'élaboration d'une pensée personnelle; celle-ci permet d'exprimer



La «normativité» un concept dérivé de la notion d'«ordre» mais qui peut être utile en matière de soins.

## Merveilleusement normal

Lorsque des soignants se réunissent pour discuter et débattre, en outre, d'élargir la pensée à la table du buffet pour partager et affiner leurs conceptions de la normalité, leurs discussions tendent à un moment ou l'autre à débattre de la question de la dignité de l'humain et du respect qui lui est dû. C'est-à-dire dans ce qui fait sa singularité. Ou est-ce que la dignité? Y a-t-il des êtres plus dignes que plus respectés? Ou est-ce que les autres? La dignité de l'humain se perd-elle ou s'affaiblit-elle selon telle ou telle caractéristique ou un grand des actes posés? Quelles sont les normes associées à cette dignité? La liste est longue...

La notion de «merveilleux» utilisée par Albert Jacquard peut être utile ici pour stimuler la réflexion et diversifier la réflexion sur les pourours de la normalité. Lors d'une de ses conférences, il exposait comment durant ses

courses, lorsqu'il sentait ses étudiants dissipés, il les surprenait en leur disant «je suis une merveille». Lui qui se décrivait volontiers comme étant très laid, finait ainsi avec une provocation qu'il espérait féconde. Il ne manquait pas d'audace car il leur demandait ensuite de se regarder les uns les autres en se posant chacun la question: «Est-ce que je suis capable d'identifier ce en quoi mon voisin est une merveille?» Pas faciles de tenter de voir ce qu'il y a de merveilleux chez quelqu'un au-delà de la visibilité de son apparence et des idées plus ou moins préconçues ou des convictions bien arminées qui y sont associées.

Cette notion de «merveilleux» peut sembler naïve ou expressive voire injurieuse tant il est difficile de considérer que toute personne, quelle que soit son histoire, est une des merveilles constitutives de l'humanité. Cette difficulté est accrue lorsque ces personnes semblent tellement différents de nos repères culturels ou tout simplement habituels ou lorsque nous avons connaissance de faits les concernant qui nous troublent, nous choquent et parfois même nous horrifient. Il est vrai que certaines situations, certains actes ou propos... sont effectivement déstabilisants et insupportables tant ils témoignent d'une forme de mépris pour les humains et, de ce fait, pour le devenir du monde. Mais... jusqu'où peut-on aller dans le regard de celui qui méprise sans devenir soi-même méprisable et, ce titre, un peu moins humain, parfois même inhumain? La frontière est floue et son tracé ne peut être déterminé qu'à la hauteur du cheminement de chacun. Nous que considérer que chaque être a en lui une part de merveille, n'équivaut pas à vouloir aimer tout le monde ni même à exprimer à tous une inconditionnelle sympathie.

## Un habillage social

Les ombres parfois étroites que nous imposons nous-mêmes plus ou moins consciemment à notre propre champ de vision ne facilitent pas l'identification de cette merveille. Cela peut provoquer le rejet franc de telle ou telle personne ou catégorisation de personnes. Si un tel rejet est dommageable à l'humanité, son caractère explicite à au

moins la «merveille» d'être celui-ci. C'est est important car des formes bien plus destructrices car insidieuses de rejet s'expriment sous le couvert d'une «bienveillante tolérance» qui n'a entendu des expressions du style «je ne suis pas raciste mais...» ou «ils font ce qu'ils veulent mais si tout le monde était comme eux» ou encore «tant que ce ne sont pas mes enfants qui sont comme ça». De telles expressions donnent un habillage socialement respectable à une réalité qui l'est beaucoup moins: la différence des autres ne m'est acceptable que tant qu'elle ne me concerne pas ou ne me touche pas directement. Même si de telles déclarations alimentent l'illusion de convictions dites humanistes, elles expriment le contraire car le rejet de celui qui n'entre pas dans mes normes est bien présent.

## Les faux discours «tolérants»

Il en va ainsi d'un certain nombre de particularités «tout simplement humaines» que de personnes n'ont-elles pas un point supplémentaire à porter sur leurs épaules car les caractéristiques qui sont les leurs s'écartent d'une «norme» personnelle sociale ou professionnelle élaborée ou véhiculée par les gens et les organisations. Certains se croient, en toute modestie, «bien pensants», c'est-à-dire, plus vraisemblablement, qu'ils ne pensent pas car ne questionnent pas ou si peu ou si tout leurs certitudes, leurs habitudes, leurs arguments... Troublant constater ainsi que de s'apercevoir qu'il n'est même plus besoin d'être obsédé pour être considéré comme gros avec ce que ce «statut» engendre comme sous-entendus, reproches, quolibets ou autres formes de mise à l'écart. Troublant constat aussi que celui qui souffre par des études européennes, américaines et australiennes montrant le nombre important de tentatives de suicide et de décès par suicide chez les adolescents et les jeunes adultes. Ce constat est encore plus troublant lorsque ces mêmes études montrent en exemple que la part la plus importante de ces jeunes en souffrance déclinent de mettre fin à leurs jours est composée, parfois pour près de moitié, par des gays découvrant leur sexualité et ce que

comme dernière, malgré les discours «klarans», les contraindra à affronter. Troublant parfois toujours que celui des regards portés insaisissables, parfois reprochant ou suspicieux posés sur ceux qui montrent des différences physiques telle une paralysie, ou dont on sait qu'ils vivent avec une pathologie chronique ou évolutive tels un cancer, un diabète, un sida. La liste des «anomalies» et des réactions qu'elles engendrent est longue...

On voit combien la découverte de la merveille de l'autre peut être empêchée par des considérations de normes réductrices qui gênent autant d'existence ou de marginalisation. On voit combien la quête d'une telle découverte nécessaire pour le soignant d'être capable d'adapter, d'ajuster sa parole de lui-même pour mieux voir l'autre dans la lumière de sa singularité.

**La science de l'homme normal**

Si la première raison qui invite à interroger sa conception de la normalité concerne indistinctement chaque humain, le soignant devra en explorer une seconde, en particulier s'il exerce dans un environnement médicalisé. Cette dernière raison réside dans la nature même de sa formation dont les fondements, malgré de nombreux innovations pédagogiques, reposent sur une connaissance suffisante et bien dé-

cessaire des caractéristiques physiologiques du corps humain. Voilà d'autres normes avec lesquelles il faudra aussi composer. La physiologie a été étudiée par Claude Bernard au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans son *Traité de médecine expérimentale*, il la définit comme «la science de l'homme normal», c'est-à-dire comme «la vérité sur le fonctionnement normal du corps. L'intérêt de l'abstraction d'une telle science n'est d'être soulagée car elle a permis une véritable explosion des connaissances des techniques et des thérapeutiques médicales. L'identification et la description de la normalité du corps humain ont, de ce fait, inauguré une autre forme de médecine nommée «techno-science» - avec celle d'Hippocrate nommée «antistar» et qui guidait la pratique médicale depuis plus de deux mille ans. Cette médecine moderne, par laquelle tous les professionnels de la santé du monde occidental sont aujourd'hui formés, peut ainsi attacher de beaux résultats utiles à l'humanité et auxquels la population est sensible même si cette dernière fait preuve, parfois, de naïveté ou d'espoir démesuré...

La bouleversement induit dans notre société par «la science de l'homme normal» est considérable car avec elle est née la médecine du corps-objet qui, progressivement, s'est élargie du corps-sujet, c'est-à-dire de la personne

en son existence. Ce déplacement d'intérêt qui conduit à porter plus d'attention à la maladie du corps qu'à la personne même du malade est l'ourd de conséquences pour la population comme pour les professionnels. En effet, la représentation de l'être en santé se résume trop souvent à un corps dont le fonctionnement est conforme à la norme générale établie scientifiquement pour tout un chacun. Un corps «normal» est-il néanmoins le reflet d'un être en santé? Les professionnels s'aperçoivent parfois à de brûlants et habiles réparateurs de tel organe ou de telle fonction. La plupart ne manquent pas d'intention humaniste mais... celle-ci est parfois noyée dans le tourbillon du quotidien et les exigences qui y sont associées. A titre anecdotique, voyons ce que nous en dit Rosenbaum dans son ouvrage intitulé «Le Docteur»:

*«Pendant l'été, l'hôpital était désert. Maintenant il se remplit en des groupes d'étudiants se rassemblant par et là. Les reconnais à leur blouse blanche et au stéthoscope pendu à leur cou. C'est la jour tant attendue de leur premier*

**Keywords**

- Comportement
- Marginalisation
- Autonomie

**Pour être des humains solidaires**

**Reconnaître**

La présence de l'autre, même si cette présence est médiatisée de façon diverse (téléphone, lettre), il faut que l'un soit présent à l'autre.

La différence de l'autre qui est nécessaire pour qu'il puisse y avoir dialogue entre les personnes. C'est bien la différence qui fait que chaque personne est un être singulier. L'équivalence entre les personnes, il s'agit ici d'une question de valeur accordée à l'autre qui est identique à celles que reçoit ses différences. La vie de l'un et de l'autre procède de la même dignité et par conséquent, du même respect. Pour communiquer, il faut que nous considérions l'autre comme étant sur la même pied moral que nous.

CHRISTOPHER LYNCH  
SOINS NUTRITIONNELS

**Respecter l'intimité**

De l'humilité, c'est-à-dire renoncer à choisir ceux que nous jugeons et ceux que nous éliminons.

De l'incertitude qui concrétise le respect d'un moins une limite ou des limites d'incorporation de fusionner avec lui. Il s'agit de l'herméneutique de la domination. Du mensonge par lequel on ne peut prétendre respecter l'autre ou être respecté par lui étant donné qu'il exprime un mépris de l'un à l'autre.

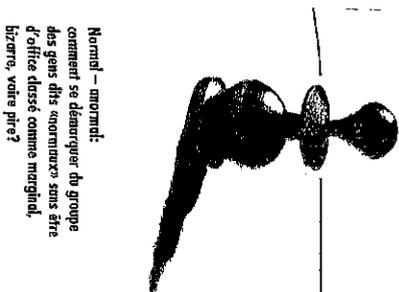
**Assumer**

So solidaire car chacun est seul, définitivement seul. Personne ne peut prendre la place

de quelqu'un d'autre, ne peut dire «je» à la place de l'autre, même s'il est très proche de lui.

So finitude qui exprime les limites de chacun. Si nous sommes tous créés par des désirs infinis, nous n'avons que des possibilités limitées à réaliser ces désirs. Ceci nécessite des choix, donc des renoncements qui concrétisent notre finitude car on ne peut tout être, tout faire.

So incertitude qui est liée ou refus du mensonge et qui, dès lors, fait apparaître qu'il n'y a pas grand-chose de certain, qu'il y a beaucoup d'illusions dont il est parfois bien difficile de se délester. C'est l'incertitude qui permet d'aborder une question de façon critique.



**Normal - anormal**  
comment se démarquer du groupe des gens dits «normaux» sans être bizarre, voire pire?

*«contact avec un malade. Dans l'ascenseur, je surpris leur conversation: - Tu as vu son tibia? - Ouï, je parie que son tibia/bizze est étonnant! hépatique. - Pour tant, ce n'est pas un bureau. - Non, il a sûrement un syndrome ré-ventional! hépatique. leur nouveau jargon qui signifie leur bonhomme ne voit pas et qu'il souffre probablement d'un cancer du foie. Ils faiblissent d'excitation. Mais pour le malade c'est terrifiant.»*

De quelle mission dans la compréhension de leur confusion les étudiants et plus tard les professionnels ne témoignent-ils pas lorsque leur légtime intérêt pour le corps et sa réparation - c'est-à-dire pour son retour à la normale - est supérieur à leur intérêt pour la personne en souffrance et pour l'aide de simplicité qu'elle nécessite, c'est-à-dire pour sa santé à elle et à toute autre personne!

**La normativité: le ferment de la santé**

L'importance de plus en plus grande accordée depuis Claude Bernard à la normalité du corps a progressivement modifié le regard posé sur la santé de la personne. Dès le milieu du vingtième siècle, le médecin et philosophe français Georges Canguilhem proposait une réflexion remarquable dans ce qui allait devenir son célèbre ouvrage sans cesse réédité *Le normal et le pathologique*. L'auteur y établit bien la distinction entre un «corps normal» et une «personne en santé». Il invite ainsi ses confrères à ne pas se tromper d'objet. En effet, les normes sont établies par des scientifiques dont les travaux concernent les êtres en général alors que le médecin s'occupe d'un «sujet particulier». La mission du médecin - lorsqu'il se veut soignant et pas seulement scientifique, n'est donc pas de transformer un corps à la norme générale établie instinctivement, mais bien d'aider une personne à mener son existence avec ses caractéristiques, parfois nouvellement apparues, qui sont les siennes. Si le médecin ne doit évidemment pas renoncer à tenter de corriger



Photo: Pierre Besson

**Qui est-ce qu'un être normal?**

Puisqu'un être normal ne peut être défini par le regard que l'on pose sur les caractéristiques de ses différences ni par le bon fonctionnement biologique de son corps, il pourrait être tentant de penser qu'en définitive, chacun ayant ses particularités existentielles propres, il n'est pas d'être anormal. Ce qui pose ni plus ni moins la question de la pertinence même de l'utilisation du vocabulaire «normal» pour qualifier un humain.

L'étymologie du mot «normal» nous renvoie à ce qui est droit, débout. Un être normal n'apparaît dès lors comme quelqu'un qui se tient droit, debout dans la façon de mener son existence, de aller son chemin. Une telle posture

n'est bien sûr pas à entendre au sens physique du terme mais en référence à son rapport aux humains et à l'humanité. Un tel rapport nous renvoie à la loi fondamentale institutrice de l'humanité qui, si elle est ressuscitée, rend impossible la vie en société et compromet le normal même du monde. Un être normal est dès lors celui qui renonce de sa quête de compréhension de ce que lui est de son désir sincère de la partager et de la respecter.

Quelle est cette loi? Pour tenter d'en préciser le contenu, je ferai appel au philosophe Jean-François Malherbe dans ses écrits sur l'autonomie de la personne. Il dit ceci:

*«Une personne vraiment autonome apprend à lire la loi qui est inscrite au plus profond d'elle-même et qui définit son appartenance à l'humanité. Cette*

divisée en quatre rubriques. Elles sont réunies dans l'annexe de la page 58. Malherbe conclut cette «petite excursion» sur le chemin des conditions du dialogue de la façon suivante:

*«En dépit de la loi institutrice de l'humanité, la loi morale dite «naturelle», dans certaines écoles de pensée, la loi que nous pouvons lire au plus profond de nous-mêmes dans le dialogue avec autrui qui accompagne ce cheminement vers les trigonds de soi, c'est précisément de reconnaître la présence, la différence et l'équivalence d'autrui, de respecter les interdits de l'humanité, de l'inciser et du mensonge, d'assumer notre solitude, notre liberté et notre incertitude, de cultiver les valeurs de solidarité, de dignité et de liberté. L'autonomie, c'est tout cela. Et un être autonome est un être qui, jour*

après jour s'efforce de vivre selon cette loi qu'il découvre au fond même de son humanité. L'autonomie n'est donc pas une question de tout ou rien mais une question de plus ou moins, de progression ou de régression. Elle ne nous tient pas d'auteurs. C'est l'expression de notre humanité même, que nous li-

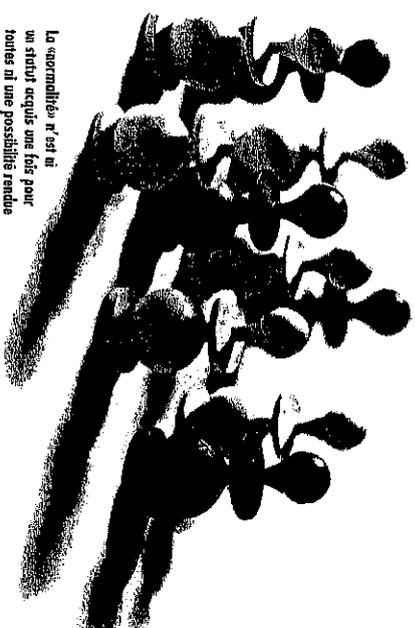
Les expressions «souti sincère» et «volonté de se tenir debout» sont utilisées à dessein car elles expriment non pas un état mais bien une tendance. Cette dernière témoigne de la préoccupation omniprésente d'être un humain présent à ses semblables, respectueux de ceux-ci et soucieux de l'état et du devenir du monde. Souligner qu'il s'agit d'une tendance et non pas d'un état met en lumière qu'un être normal n'est ni un statut acquis une fois pour toutes ni une possibilité rendue définitivement inaccessible à certaines catégories de personnes. Vouloir se tenir debout n'exclut pas que l'on puisse rééchouer en, en ce cas, nécessiter de l'aide pour se redresser.

Ne s'agit-il pas là, tout simplement, d'un acte de vie qui se nomme le soi, c'est-à-dire porter une attention particulière à une personne en vue de l'aider à retrouver ou retrouver une belle allure sur le chemin qui est le sien? Certains ont fait de cette aide leur profession, c'est le cas des soignants.

Cet article a également paru dans la revue *Soins*, numéro N° 32, 4<sup>e</sup> trimestre 1999. Nous publions ici une version légèrement révisée de l'article original.

**Bibliographie**

- Claude Bernard «Principes de médecine expérimentale», Ed. FGF (Geditions), Paris, 1987.
- François Buz, «Berné Gilber», le jeune homme et la mort, Ed. Grasset, Paris, 1999.
- Georges Comenius, «Le monde et le paradis», Ed. FGF, Paris, 1996, 3<sup>e</sup> édition.
- Walter Fiedler, «Spirale», son à l'homme, incantation, le son humain dans une perspective solennelle, Ed. Masson, Paris, 1991.
- Bernard Dorot, «Souti et soi», approche philosophique du soi, Ed. Ikaros, Paris, 1999.
- Albert Jacquard, «Allège de la différence», Ed. Seuil, Paris, 1981.
- Jean-Pierre Lévy, «On le malade infirmo», Ed. De Boeck Université, Bruxelles, 1993.
- Jean-François Malherbe «Autonomie et présence», Ed. Arthéfa, coll. Carapace, Montréal, 1994.
- Emile Mâle, «Santé publique et libéralisme», Paris, 1993.
- Emile Racine, «La Dignité», Ed. J'ai Lu, Paris, 1988.
- Ame-Laur Ximénez, «L'Épiphanie et le geste», Ed. L'Épiphanie, Paris, 1999.
- Pierre-André Taguieff, «La force du préjugé», essai sur le racisme et ses doubles, Ed. Calmann-Lévy, Paris, 1997.
- Zyevena Todorov, «La justice impariale», la justice humaniste en France, Ed. Grasset, Paris, 1998.



La normalité n'est ni un statut acquis une fois pour toutes ni une possibilité rendue définitivement inaccessible à certaines catégories de personnes. Vouloir être pleinement humain n'exclut pas les différences individuelles.

lo est la même pour tous puisqu'elle définit notre humanité commune»

Pour préciser la nature de cette loi, le philosophe nous propose une «petite excursion» par laquelle il veut nous faire découvrir les conditions qui doivent être remplies pour qu'un dialogue entre deux personnes puisse exister. Elles sont au nombre de douze et sub-



# Krankenpflege

## Soins infirmiers

### Cure infermieristiche

5/2000

# Le piège de la normalité

Machtspiele im Spital  
Wege aus der Ohnmacht

BRUNNEN  
SOFTCOVER



00221258